L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 MAI 1891. — 64ème Année

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

Dufour & Dennes, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 MAI 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
ÉDITION QUOTIDIENNE.
Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.
Un an $3 00
Six mois 1 50
Trois mois 1 00
... mois 75

PENSÉES DE LA SOLITUDE.

C'est le titre d'un volume anonyme pour lequel M. Alexandre Dumas vient d'écrire une préface où il traite les problèmes les plus importants de la vie et de l'âme humaine avec cette hauteur de vues que chaque jour rend plus puissante. M. Dumas reproduit à la fin de sa préface une admirable lettre que lui a adressée l'auteur. La voici :

"Oui, c'est vrai, mon ami, je vais à la religion dans une foi tranquille. A quoi bon me préoccuper de toutes les inquiétudes dont sont assaillis les esprits des chercheurs? Je ne trouve rien de si ...ressif que ce qu'on m'a enseigné. Pourquoi les mystères me choqueraient-ils plus là que dans le reste du monde et dans ma propre vie? Tout n'est-il pas mystère en nous et autour de nous? Il est très possible que Dieu nous ait créés pour que nous l'aimions comme on nous l'apprend. Pourquoi Dieu, dans son immense solitude, n'aurait-il pas cette aspiration de l'amour de toutes ses créatures? Nous avons bien, nous, cette soif inextinguible d'aimer. Par l'amour notre âme perçoit l'infini. Qui sait si cette étincelle ne part pas du grand foyer qui est Dieu et ne nous rappelle pas à lui? Je me figure le ciel comme la permanence de ce que nous ressentons d'une manière fugitive dans les amours de la terre. Pour moi l'amour explique l'incompréhensible, et je le trouve personnifié dans la figure du Christ. Est-ce assez belle, assez pure, assez haute! ... à travers les âges où trouve-t-on la pareille? La grandeur humaine limite ... plus d'un grand homme à son sosie; mais Jésus est unique, parce qu'il est plus qu'un homme. A chaque instant la divinité éclate sous son humanité. Il a voulu naître d'une vierge, mais nous sommes sang et chair et plongés dans la matière, nous avons bien des soifs de pureté séraphique. En quoi ce mystère est-il plus difficile à admettre que les autres, et notre ironie ne vient-elle pas de la prépondérance que nous accordons au plus grossier de nos sens?

"Je crois au Christ et je l'aime d'enthousiasme. Je vois son œuvre debout, malgré le temps et les ruines de toutes sortes accumulées. Aucune vérité humaine n'a eu cette fortune et, quoique les hommes aient tout nié, elle est au-dessus de toutes leurs philosophies. Elle combat tout ce qui nous est cher, elle nous prend à tous nos égoïsmes et pourtant elle subsiste; c'est qu'il savait, lui, que pour s'emparer de l'humanité, il fallait la conduire jusqu'au sacrifice. Que sont tous les parasites dont on a voulu embarrasser sa marche! Les hérésies, les discussions, les subtilités des Pharisiens de tout degré et les guerres et les bûchers! Tout cela est des hommes. Je le franchis et je trouve l'Évangile, livre qu'aucune pensée humaine n'aurait pu concevoir, car il piétine sur toute cette grande misère qui est le fond même de notre nature. La croix la surmonte, le signe du sacrifice volontaire. Elle avance de l'Orient à l'Occident sans violence. Ce sont des hommes inconnus qui la portent et elle traverse tout sur son passage, les empereurs et leurs dieux. Elle étonne les esprits qu'elle ne séduit pas encore et la sagesse antique se sent surpassée. D'un continent à l'autre, à travers l'immensité des mers, quelque chose l'annonce aux peuples courbés sous l'impression. Un frémissement les parcourt et à mesure que le livre de l'égalité suprême leur est révélé, ils relèvent le front et un mot inconnu, drapeau de l'avenir, met dans leur cœur l'instinct de leur dignité future. Ce mot est Liberté.

"Il est certain que je ne pense pas à ma mort gaîment, mais une espérance supérieure me soutient. Il est toujours triste de songer à sa destruction, surtout pour les femmes qui se sont aimées avec idolâtrie et qui ont attaché une grande importance à leur forme terrestre; mais je serais tout à fait désespérée si je prévoyais que dans cette transformation je perdrais jusqu'à la conscience de ma réalité actuelle. Je ne sais pas si j'ai eu une existence antérieure (peut-être y a-t-il de la mémoire dans ce que nous croyons deviner?), mais ne pas plus me souvenir après cette vie que je ne me souviens d'avant, je répudie ce néant qui annule et notre responsabilité et l'action définitive de Dieu. N'avoir que la fatigue de vivre sans solution finale pour l'être que je sens en moi, n'être qu'une succession de millions qui manque d'unité. La religion qui a le secret de l'homme intérieur proclame un dogme plus consolant, celui de la résurrection de la chair. Il ressoude les amours interrompus par la mort en nous laissant l'espoir de nous reconnaître.

"Quoi! Dieu m'aurait donné, aux différents âges de ma vie, tous ces êtres à aimer qui forment la famille, il aurait mis en mon cœur l'aspiration éternelle de ces amours et la mort les briserait à tout jamais! Et mon âme, haletante d'aimer, parcourrait les zones de l'immensité et ne trouverait que le désert et l'inconnu aux sources de la vie sans fin! Non, non; c'est impossible. Dieu ne peut, à ce point, s'être joué de sa créature. C'est l'homme et la vie qui la rendent inconstante; mais celui qui l'a faite pour l'immortalité a dû traverser son âme d'un jet de feu qui ne s'éteint jamais. Ce jet c'est l'amour qui, commencé ici-bas, entrevu plutôt que senti, se complète et s'achève dans son sein. Je n'ai pas peur de cela, la curiosité de la mort m'en ôte l'horreur. L'Église catholique l'appelle un châtiment et cette expression affirme à elle seule le crime d'origine, car le seul fait d'avoir vécu ne justifie pas la nécessité de mourir. Nul n'a demandé à naître. Quelque brillante qu'ait été la vie, elle ne paie pas la rançon de la mort. L'homme est lésé. Il subit une loi terrible qu'il n'a pas eu à accepter. L'heure même où son maître la lui impose dans la forme qui lui convient. Terrassé tout d'un coup ou détruit peu à peu! L'ennemi est en lui-même, il lui donne une hospitalité forcée et contre lui il ne peut rien. Son esprit, qui flottait embrassé, peut être tout à coup voilé d'ombre; la paralysie comme une coupole d'airain comprimer sa boîte cérébrale. Que se passe-t-il dans cette nuit? Ou bien cet esprit reste lucide et comme un fanal qui éclaire un donjon en ruines il suit la marche ténébreuse de l'homicide. Il rumine la mort; révolté d'abord, dans la première violence de la douleur, quand la vie frémit encore dans son sein et circule dans ses membres, puis soumis, vaincu par le dégoût, l'horreur, l'impuissance, ce qu'on appelle résigné, farouche au fond; à la fois Géant et Pygmée abandonné à la colère de Dieu et le sachant!

"Quel orgueil peut rester debout et quelle philosophie peut suffire? Folie donc de toucher à la foi de ces petits qui ont peur, de ces femmes qui furent belles, de tout ce troupeau de condamnés. Nous ne demandons rien à la terre qui fuit. Élevez-la haut pour que nos yeux qui se voilent la voient la dernière, puisqu'elle a nom l'espérance et qu'alors que tout disparaît, elle seule promet quelque chose."

En Seine-et-Oise.

La maîtresse d'auberge au garçon :

—Victor, il faut qu'au bourg de Vicq tu ailles en chercher des victuailles.

Auguste, qui a quatre ans, est en train de dessiner une tête de soldat: après deux ronds qui figurent les yeux, il tire un trait qui figure le nez, puis, au-dessous, deux énormes trous.

—Pourquoi ces deux trous? lui demande la maman.

—Ça, dit-il, c'est pour mettre ses doigts dedans.

Entre cuisinières :

—Alors tu vas quitter tes bourgeois!

—Je te crois; en voilà une boîte! Ils étaient d'une exigence! Figure-toi que monsieur voulait qu'on lui cirât ses bottes tous les jours, même quand il n'avait pas plu la veille!

FEUILLETON.

MADAME LA CONNÉTABLE.

PAR

PAUL SAUNIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ASSASSIN.

(Suite.)

—Ni moi non plus, fit Didier. De même, je ne veux pas qu'il vous reste de notre amitié la moindre amertume. Vous m'avez dit tout à l'heure: "Réjouissez-vous, vous êtes libre." C'est mal à vous d'avoir prononcé ces paroles, car elles sont injustes et prouvent que vous avez douté de moi.

Et, comme elle protestait d'un geste:

—Non, reprit-il avec force, je ne vous ai pas donné le droit de croire que je pouvais me faire une joie de ce qui est pour vous une affliction. En amitié comme en amour, je me livre tout entier, sans calcul. D'ailleurs, de quoi pourrais-je me réjouir? Que ferai-je de ma liberté? Vous savez bien que je garde au cœur une blessure dont je ne puis ni ne veux guérir. La tuerai-je? Me tuera-t-elle? Je l'ignore, mais elle ne me permet, pour l'instant, ni de souhaiter le malheur de mes amis, ni d'aspirer à une liberté qui n'est pour moi qu'un fardeau.

—Vous avez raison, dit la connétable, touchée de cette incurable douleur. Les expressions dont je me suis servie ne sont pas heureuses. Elles m'ont échappé à l'instant de nous séparer, mais n'ont pas eu dans ma pensée l'intention de vous blesser. Acceptez-les comme un regret profond, maladroitement exprimé peut-être; mais plus douloureux et plus sincère peut être que vous ne pouvez vous le figurer....

A ces mots, comme si elle craignait d'en dire plus long qu'il ne fallait, elle lui tendit la main d'un geste rapide, presque saccadé.

—Au revoir, mon ami, ajouta-t-elle. Ma chaise m'attend. Voulez-vous me faire le plaisir de m'accompagner?

Didier saisit la main de la connétable, sur laquelle il déposa un baiser respectueux, puis, chapeau bas, il descendit avec elle le grand escalier de l'hôtellerie.

Sous le porche d'entrée le carrosse attendait.

Didier, toujours découvert, aida la princesse à y monter, en referma la portière et resta debout jusqu'à ce que la connétable, après lui avoir adressé du bout des doigts un dernier adieu, donnât aux postillons le signal du départ.

Brusquement, elle se rejeta en arrière, comme si elle avait craint de changer d'avis en revoyant encore une fois l'ami dont elle se séparait avec tant de peine.

Elle était, en effet, troublée et confuse de l'émotion qui s'était emparée d'elle. Jamais, depuis dix ans, elle n'en avait éprouvé de semblable.

—Peut-on donc aimer deux fois? se demandait-elle.

Oui, c'était possible, puisqu'en s'éloignant de Didier, les mêmes larmes lui venaient aux yeux qu'elle avait versées jadis, lorsque le jeune roi l'avait quittée.

Alors elle se renversa sur les coussins et tomba dans un anéantissement, dont sa nature mobile n'eut pas facilement raison. Enfin elle reprit l'entière possession d'elle-même: "Mieux vaut qu'il en soit ainsi, murmura-t-elle. De toute façon c'était impossible."

Didier, lui, était resté seul, fort embarrassé, comme il l'avait dit, de l'indépendance qu'on lui laissait. Qu'allait-il faire? De quel côté se diriger?

Il était si près de Paris qu'il résolut de pousser jusque là.

Souvent il avait entendu son père parler d'une excellente hôtellerie, dans laquelle le marquis était descendu pendant les trois ou quatre voyages qu'il avait faits à Paris. C'était, disait-il, une maison fort bien tenue, fréquentée seulement par des gens de qualité, et dont la table ne laissait rien à désirer.

Elle était située rue Saint-Honoré, entre le Palais-Royal et les Tuileries, et s'appelait l'hôtellerie de la Providence.

Evidemment c'était à sa situation exceptionnelle qu'elle devait la vogue dont elle jouissait. Les gentilshommes qui la fréquentaient ne venant généralement à Paris que pour y solliciter une faveur, se trouvaient pour ainsi dire tout portés, qu'ils eussent affaire soit au Palais Royal soit aux Tuileries.

Quand il fut entré dans Paris, Didier se renseigna et n'eut pas de peine à trouver la rue St Honoré.

Après avoir traversé la place du Palais-Royal, il distingua sur sa gauche une large enseigne de tôle, suspendue à une tige de fer artistement forgée.

Sur cette plaque de tôle était peint en or un œil formidable, entouré de rayons, comme un soleil. Au-dessus de ce flamboyant symbole était écrit, également en lettres d'or:

A la Providence

Didier pénétra dans la cour et mit pied à terre.

Il n'était pas bien sûr que le maître d'hôtel de la Providence fût toujours le même, car il y avait près de quinze ans que le marquis n'avait fait le voyage de Paris.

—Est-ce toujours maître Tourteau qui tient cette auberge? demanda-t-il.

—Toujours, grâce à Dieu! oui, monseigneur, lui répondit le valet d'écurie.

Il pénétra dans l'hôtellerie et aperçut un gros petit homme de cinquante-cinq ans, dont la large figure s'éclaira aussitôt d'un sourire qui la dérida d'une oreille à l'autre.

—Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur? fit-il d'une voix mielleuse.

—Mon ami, dit le jeune gentilhomme, je suis le fils du marquis de Marsan, qui m'a beaucoup vanté votre maison et vos talents culinaires. Je vous prie donc de me servir à déjeuner dans une demi-heure, car je meurs littéralement de faim.

—Ma foi! monseigneur, vous tombez à merveille, s'écria Tourteau. J'ai, depuis ce matin, au premier étage, une chambre libre, une seule, mais c'est la plus belle, et celle que M. le marquis, votre père, occupait. Je vais vous y conduire.

Didier le suivit. La chambre était vaste, très élevée, éclairée sur la rue par deux larges fenêtres. Les meubles, le tapis, les tentures étaient en bon état. En comparaison de celles qu'il avait habitées pendant ses deux mois de voyage, Didier la trouva magnifique.

Elle était tout bonnement convenable et aussi saine que possible. On ne pouvait pas exiger davantage.

Après avoir procédé aux ablutions nécessaires, Didier descendit et se mit à table.

Trois gentilshommes l'y avaient précédé et prenaient chacun leur repas sur une petite table—ce qui était en ce temps là un luxe inouï, tout à fait spécial à l'hôtellerie de la Providence.

Tourteau s'empressa autour de son nouveau client et lui demanda s'il pouvait lui être utile en quoi que ce soit.

—Oui, fit Didier, j'ai besoin de remonter ma garde-robe et je désire m'adresser à un bon faiseur.

—Qu'à cela ne tienne, monseigneur. Je vous enverrai demain matin le premier drapier de Paris. C'est chez lui que se fournissent tous les gentilshommes de quelque importance qui descendent chez moi.

En disant ces mots, le petit gros homme se haussait sur la pointe des pieds, avec la conviction qu'il était quelqu'un et que les personnages qu'il avait l'honneur de loger l'avaient réellement frotté d'un ou deux quartiers de noblesse.

Son repas terminé, Didier sortit.

Il était un peu désenchanté. Ce Paris, qu'on lui avait tant vanté, n'avait pas produit sur lui l'impression à laquelle il s'attendait. Quoi! ces rues étroites et sinueuses, ces maisons enfumées, accotées l'une à l'autre comme si elles avaient peur de tomber, c'était Paris! Il retourna sur les quais. Là, du moins, on avait de l'espace, un semblant d'horizon, là on respirait.

Il revint cependant un peu de son désenchantement, en croisant d'élégants seigneurs, des carrosses somptueux, des chaises coquettes, au fond desquelles les grandes dames minaudaient avec les passants.

Peu à peu, le mouvement et la vie au sein desquels il se trouvait dissipèrent les idées sombres auxquelles était en proie. Il sentit que, dans ce Paris, il y avait autre chose que ce qu'il en voyait, autre chose qu'il devinait et qu'il était curieux de connaître.

Oui, mais pour cela, il aurait fallu avoir des amis, ou tout au moins des relations.... Eh bien! pourquoi n'en aurait-il pas? Le marquis ne lui avait-il pas nommé cinq ou six grands seigneurs, avec lesquels il était en commerce d'amitié? Ne pouvait-il pas aller les voir? Il n'avait après tout commis aucun crime. Il était assez sûr de lui pour ne pas les exposer à rougir de l'avoir bien accueilli.

Certainement il irait se présenter chez eux, mais non pas dans les costumes démodés et fanés qu'il avait apportés. Sans doute l'habit ne fait pas le moine, mais il contribue singulièrement à le faire valoir.

Aussi, lorsque, très exactement, arriva le lendemain matin le drapier que maître Tourteau lui avait envoyé, Didier lui commanda deux costumes de ville, un costume de gala, et recommanda qu'ils fussent aussi riches et aussi beaux que possible. Il exigea ensuite, sous peine de les refuser, qu'ils lui fussent livrés dans le courant de la semaine.

Cette semaine, il l'occupa tout entière à parcourir la capitale, à en visiter les monuments, de manière à n'avoir pas l'air trop emprunté quand il en serait question devant lui. Comme il avait de bonnes jambes et une excellente mémoire, il arriva promptement à se guider seul dans les quartiers habités ou fréquentés par l'aristocratie—depuis la place Royale jusqu'au faubourg Saint-Germain, qui commençait à s'étendre au détriment du Marais.

Dès que son tailleur l'eut mis en état de se présenter décemment, Didier, qui était un tout autre homme sous ses magnifiques habits, risqua ses premières visites.

Des anciens amis de son père, deux avaient rendu l'âme, trois vivaient encore. C'étaient le duc de Blacas, le comte d'Estournel et le marquis de la Boissetière.

Successivement il alla leur rendre visite, se nomma et fut d'autant mieux accueilli qu'il ne venait pas à Paris pour intriguer, pour solliciter un emploi. Il y était en curieux et ne demandait qu'à y tenir un rang honorable pendant la durée de son séjour.

Au bout de huit jours, tous les hôtels de l'aristocratie lui étaient ouverts et il avait déjà des relations amicales avec les jeunes gentilshommes de son âge qu'il avait rencontrés.

Un duel, qu'il eut avec un impertinent, à propos de la couleur du ruban que portait la marquise de la Boissetière, acheva de le poser.

Didier affirmait que le ruban était rose. Le baron de Cardignac soutint qu'il était saumon, ajoutant qu'une telle erreur n'était pas étonnante de la part d'un provincial, attendu qu'il n'y connaissait rien.

Et il aurait fallu entendre de quel ton dédaigneux il avait prononcé ce mot "provincial!"

Tout le monde fut d'avis qu'une telle injure voulait du sang. Didier qui débutait dans ce monde singulier, ne pouvait pas être d'un autre avis.

Pour la première fois de sa vie qu'il allait sur le terrain, il y déploya tant de vigueur et de sûreté, fournit au baron de Cardignac un si joli coup d'épée, que celui-ci reconnut que le ruban était rose.

Quant aux témoins de cette rencontre, à voir l'extrême facilité avec laquelle le vicomte avait expédié son adversaire, ils jugèrent qu'il ne ferait pas bon de se frotter à lui.

Vers le milieu d'août, comme Didier était en visite chez Mme de la Boissetière, aux oreilles de qui le bruit de ce duel stupide était parvenu, elle lui demanda s'il était allé déjà à la cour?

—Non, madame, je n'ai pas encore eu cet honneur, répondit-il.

—Mais seriez vous désireux d'y aller?

—Assurément, madame. On est curieux de tout ce qu'on ne connaît pas.

—Eh bien! venez nous prendre demain soir à huit heures. Il y a réception chez la reine. Mon mari vous présentera à leurs Majestés.

—Permettez-moi de vous remercier de cette faveur insigne, madame.... balbutia Didier.

—Vous plaisantez, vicomte? répliqua la marquise en riant. C'est bien le moins qui je doive à un gentilhomme qui risque sa vie pour la couleur de mes rubans.

C'était une occasion, qu'il ne manqua pas, d'endosser le costume de gala gris, brodé de perles et d'argent, qu'il avait commandé à tout événement.

Il avait réellement fière mine sous ces habits riches et élégants, avec son épée de cour, à poignée d'or finement ciselée. Aussi plus d'une femme remarqua sa taille svelte et élancée, sa musculature puissante, sa jambe bien tournée et son visage énergique, auquel un séjour de deux semaines à Paris avait rendu son teint clair et mat.

Il ne s'en apercevait pas, tandis qu'il s'avançait à travers les salons, donnant le bras à la marquise et précédé de M. de la Boissetière, qui le présentait nombreux amis.

Enfin, il atteignit un groupe compact de gentilshommes, qui formait autour roi et de la reine un cercle pour ainsi dire impénétrable.

Essayer de le franchir était inutile. Aussi la marquise entraînait-elle déjà son cavalier pour se mettre à l'écart, quand le cercle s'ouvrit tout à coup et se replia, comme un éventail qui se sépare en deux.

Le roi, fatigué sans doute d'être assis, venait de se lever, afin de parcourir les salons. Sans faire un seul pas en avant ou en arrière, Didier et ses protecteurs se trouvèrent au premier rang pour saluer Sa Majesté au passage.

En effet, Louis s'avançait lentement, jetant à droite et à gauche des regards ou des sourires bienveillants, s'arrêtant parfois pour échanger deux ou trois mots—toutes faveurs que se disputaient à l'envi les courtisans.

Quand il arriva devant M. de la Boissetière, le roi le salua d'un signe de tête affable et s'adressant à la marquise:

—Allez présenter vos respects à la reine, madame, lui dit-il. Elle a, je crois, une bonne nouvelle à vous annoncer....

Au même instant, ses regards tombèrent sur l'élégant et beau gentilhomme au bras duquel elle s'appuyait, et il le considéra avec un certain étonnement.

C'était la première fois qu'il voyait à la cour ce jeune cavalier.

Sans lui laisser le temps d'adresser une question, le marquis s'avança.

—Sire, dit-il, j'ai pris la liberté de vous amener le fils d'un de mes meilleurs amis et d'un de vos plus fidèles serviteurs, le marquis de Marsan....

—De Marsan! répéta le roi avec un imperceptible tressaillement.

—Oui, sire. Le vicomte de Marsan, que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, appartient à l'une des plus vieilles familles du Dauphiné.

—Du Dauphiné! fit le roi, dont les sourcils se froncèrent.

Et s'adressant à Didier:

—Il n'y a sans doute pas plus de quinze jours que vous êtes à Paris, monsieur? demanda-t-il sévèrement.

—En effet, sire, balbutia le vicomte étonné.

—Et, sans doute, vous n'avez pas fait seul un aussi long voyage? continua sur le même ton Sa Majesté.

—Non, sire, répondit Didier. J'accompagnais....

—Une personne que vous avez quittée à Fontainebleau, n'est-ce pas? interrompit le roi, sans laisser au gentilhomme le temps de prononcer le nom qu'il avait sur les lèvres.

—C'est vrai, sire, avoua le vicomte de plus en plus surpris.

Un éclair de colère jaillit des yeux de Louis; il tourna le dos à Didier, fit un pas en avant, puis, se ravisant brusquement, il revint vers lui.

—Trouvez-vous demain, vers dix heures, à mon petit lever, ordonna-t-il sèchement, et adressez-vous à mon capitaine des gardes. Il sera prévenu et vous introduira près de moi.

Cette courte conversation avait eu lieu à demi-voix. A peine cinq ou six personnes, plus rapprochées que les autres de Sa Majesté, l'avaient-elles entendue,—sans y rien comprendre, il est vrai; mais au ton cassant sur lequel Louis avait parlé, à l'expression de sa physionomie, il était aisé de voir que le gentilhomme à qui il faisait l'honneur de cet entretien n'était pas auprès de lui en odeur de sainteté.

Cependant il fallait que ce gentilhomme fût quelqu'un, pour que le roi eût daigné s'arrêter à deux reprises, lui eût parlé, et lui eût accordé une audience de petit lever—la plus grande faveur de temps là—sans que le vicomte l'eût sollicitée.

—Qu'avez-vous donc fait à sa majesté? demanda à son protégé le marquis de la Boissetière, sérieusement alarmé.

—Je l'ignore, répondit Didier.

—Pourtant ces regards courroucés qu'Elle lançait sur vous, ces questions qu'Elle vous a posées....

—Sont probablement le résultat d'un faux rapport dont j'ai été l'objet, fit le vicomte d'un air dégagé; mais puisque le roi a bien voulu m'assigner une audience, je me fais fort de déjouer les calomnies qu'on m'a sans doute fait peser sur moi.

Didier, pour couper court à de plus longues explications,—car il avait deviné que Louis ne tenait pas à ce que ses relations avec la connétable devînt un bruit public,—entraîna la marquise dans la direction du cercle qui s'était reformé autour de la reine.

—Sa Majesté vous a dit, madame, que la reine avait une bonne nouvelle à vous annoncer, dit-il. Voulez-vous que nous allions la chercher?

—Volontiers, répondit elle avec empressement.

En effet, elle avait sollicité le poste de dame d'honneur de la reine. Or, ce titre donne droit à un tabouret à la cour et à une foule de privilèges, auxquels, du reste, son nom et sa fortune lui permettaient d'aspirer sans trop de présomption.

Aussi le cœur lui battait avec force quand elle se trouva en présence de Marie-Thérèse.

—Arrivez-donc, madame la marquise, lui dit la reine, aussitôt qu'elle l'aperçut. Depuis une bonne demi-heure, il y a là, près de moi, un tabouret qui vous attend.

Mme de la Boissetière faillit suffoquer de joie. Ce n'était pourtant pas une toute jeune femme, chez qui les émotions dussent provoquer un bouleversement semblable, puisqu'elle comptait au moins trente-cinq printemps; mais avoir un tabouret!.... pouvoir s'asseoir devant Leurs Majestés!.... quand tout le monde était forcé de rester debout devant Elles!.... C'était trop de bonheur!! A peine eut-elle la force d'en supporter le poids.

Quittant précipitamment le bras de son cavalier, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le précieux tabouret que lui désignait la reine.

—En vérité Votre Majesté me comble.... bégaya-t-elle, en baisant la main royale qui se tendait gracieusement vers elle.

—Nous rendons justice à vos mérites, madame, répliqua Marie-Thérèse. Si j'éprouve un regret pour ma part, c'est de vous avoir fait attendre quelque peu un titre auquel vous aviez droit depuis si longtemps.

C'en était trop! Une telle phrase dans la bouche d'une reine était un brevet de noblesse et de vertu. C'était surtout la marque de la plus insigne faveur.

Aussi M. de Boissetière, témoin de ces excès d'honneur, se remit-il promptement des alarmes que la présentation de Didier au roi lui avait fait concevoir.

Quant à Didier, afin de ne pas jouer ce rôle ridicule, il avait battu en retraite dès que la marquise avait abandonné son bras, pour aller rejoindre un groupe de gentilshommes qu'il connaissait.

La froideur qu'ils lui témoignaient le surprit un peu. Il n'avait pas de la cour assez d'expérience pour s'en expliquer la cause. Dans ce milieu de plats courtisans, le sourire ou le regard du roi était le thermomètre du crédit dont on jouissait auprès de lui.

Or, Sa Majesté avait regardé le vicomte d'un tel air qu'il était aisé de voir que le pauvre gentilhomme n'avait pas eu le don de plaire. Donc il était en disgrâce et il n'était pas prudent de se livrer envers lui à de trop vives démonstrations d'amitié.

Le marquis, lui-même, quand il eut laissé trôner sa femme sur ce tabouret, objet de ses plus ardentes convoitises, ne chercha pas à se rapprocher du vicomte.

Au bout d'un quart d'heure seulement, profitant de l'instant où le roi était passé dans le salon voisin et ne pouvait pas l'apercevoir, il se dirigea vers Didier.

—Eh bien! lui dit-il, maintenant que vous êtes présenté, vous voilà chez vous. Allez et venez à votre convenance. Nous n'avons plus besoin de vous. Je reconduirai la marquise à l'hôtel, quand la reine se retirera et lui rendra sa liberté.

A ces mots, sans attendre un remerciement ni un adieu, il s'éloigna et se perdit dans la cohue de plus en plus épaisse qui encombrait le salon de Leurs Majestés.

—Ah ça! que leur ai-je donc fait? murmura Didier. Ils me fuient comme la peste tous ces gens-là!

Il finit cependant par soupçonner la vérité. Oui.... c'était bien cela.... Le roi l'ayant assez mal accueilli, le vide se faisait autour de lui. On avait peur de se compromettre en sa compagnie.

Un sourire de pitié erra sur ses lèvres. Que lui importait après tout? C'était un spectacle et non pas une faveur qu'il était venu chercher à la cour. Il l'avait eu, ce spectacle, et en emportait un sentiment de mépris pour l'humanité, qui n'était pas fait pour lui inspirer le désir d'y assister une seconde fois.

Il se retira, se demandant s'il ne ferait pas mieux de quitter Paris, dès demain, que de se rendre à l'audience que le roi lui avait indiquée.

Sa fierté l'emporta sur son dégoût.

Si peu qu'en eût dit Louis, il était évident pour Didier que Sa Majesté était au courant de ses relations avec la connétable, et qu'Elle en avait conçu des soupçons aussi injurieux pour la princesse que pour lui même.

Dans ces conditions, quitter Paris serait une lâcheté, car c'était laisser supposer au roi que ces soupçons étaient fondés. Pour l'honneur de celle qui lui avait donné tant de preuves d'amitié, pour le souci de sa propre dignité, Didier devait rester. Il resta.

Le lendemain matin, à l'heure dite, il se rendit à la cour et demanda le capitaine des gardes, auquel il donna son nom.

—En effet lui dit l'officier, Sa Majesté m'a prévenu qu'Elle vous attendait. Je vais le prévenir de votre arrivée. Veuillez attendre un instant.

Didier se trouvait dans l'antichambre du roi, au milieu de cinquante gentilshommes qui attendaient patiemment l'honneur d'être appelés ou non auprès de lui.

Machinalement, il jeta les yeux sur ces personnages et ne fut pas médiocrement étonné de reconnaître M. de la Gibertière!

Son premier mouvement fut de courir à lui pour avoir des nouvelles de Sylviane, mais l'ex-lieutenant-général, qui l'avait reconnu également, le foudroyait d'un regard tellement indigné que, pour éviter un éclat, Didier songea plus prudent de s'abstenir.

En effet, M. de la Gibertière, après avoir reconduit sa nièce jusqu'à Roanne, l'avait confiée à M. de Marsan, qui, toujours sous bonne escorte, s'était chargé de la ramener à son père.

Ce devoir rempli, M. de la Gibertière était précipitamment reparti pour Paris.

C'était pour lui une humiliation profonde que de rentrer à Trévoux, déchu du grade élevé qu'il occupait depuis cinq années. Aussi voulait-il mettre en jeu l'influence de ses amis pour que le roi revînt sur la décision qu'il avait prise, avant de pourvoir à son remplacement.

Depuis huit jours qu'il était arrivé le vieux gentilhomme avait couru tous les ministères, fait agir toutes les protections dont il disposait, pour obtenir du roi l'audience qu'il avait sollicitée, qu'il attendait vainement tous les jours dans cette antichambre maudite, et que Louis persistait à lui refuser.

Lui aussi, il était très surpris de rencontrer Didier dans un pareil endroit. Comment y était-il entré? Il avait donc été présenté? Qui sait!.... Sa majesté lui avait peut-être accordé cette audience que le malheureux disgracié quémandait en vain depuis une longue semaine.

Non, ce n'était pas possible. Ce petit cadet de province, si impudent qu'il fût, ne pouvait pas avoir en si peu de temps conquis une faveur que tant d'autres plus méritants ne parvenaient souvent jamais à obtenir.

Cependant il avait parlé bas au capitaine des gardes. Celui-ci s'était incliné et s'était dirigé vers les appartements du roi. Didier était donc attendu! Lui!.... Allons donc! ce serait inouï, inimaginable, monstrueux!

Pendant qu'il se livrait à ces commentaires, l'œil de M. de La Gibertière ne le quittait pas et s'allumait d'un éclair de haine. C'était à cet intrigant qu'il devait sa destitution, l'isolement et le dédain dans lesquels on le laissait aujourd'hui, l'impuissance à laquelle il était réduit!

Il lui semblait que le vicomte n'était là que pour le braver. Les menaces qu'il avait proférées contre Didier, en apprenant sa disgrâce, lui revenaient à l'esprit avec de furieux appétits de vengeance. Ah! certes, si jamais l'occasion s'en présentait, il lui ferait payer cher les humiliations qu'il subissait!

La colère sourde qui bouillonnait en lui devint de la rage, quand il vit l'officier s'approcher de Didier, lui faire signe de le suivre et lui ouvrir cette porte inexorable, contre laquelle il venait se heurter tous les jours.

—Le misérable! rugit-il, mordu au cœur par un horrible sentiment de jalousie.

S'il l'avait tenu en ce moment, il se serait jeté sur lui comme une bête fauve; mais Didier n'était plus là. Sur les pas du capitaine des gardes il avait disparu.

M. de La Gibertière promenait autour de lui un regard effaré, comme s'il cherchait une arme pour atteindre son ennemi.

Devant lui, il aperçut une table, de l'encre, du papier, une plume......

—Je tiens ma vengeance! s'écria-t-il.

Sur-le-champ, il courut s'asseoir devant cette table et, d'une main fiévreuse, traça rapidement quelques mots sur le papier, puis il le plia d'un geste saccadé, se leva et s'approcha de l'officier.

—Capitaine, lui dit-il, ayez la bonté de remettre immédiatement ce billet à Sa Majesté en personne.

Et comme l'officier hésitait:

—Dites-lui, ajouta-t-il, qu'il s'agit d'un renseignement important et très pressé.

Le pauvre gentilhomme avait l'air si agité, sa voix était tellement altérée que le capitaine crut réellement qu'il s'agissait d'une affaire urgente.

Il prit la lettre et alla la porter au roi.

—Eh bien? lui demanda M. de La Gibertière, quand il le vit reparaître.

—J'ai remis votre billet à Sa Majesté.

—Qui l'a lu?

—Devant moi.

—Et qu'a-t-elle dit?

—Rien. Le roi s'est mis à sourire, a glissé la lettre dans sa poche et m'a congédié.

—Le vicomte de Marsan était-il en ce moment auprès de lui? interrogea M. de La Gibertière, un peu désappointé.

—Pas encore. Sa Majesté s'entretenait alors avec MM. Colbert et Louvois des affaires de l'Etat.

—Bien, merci, capitaine, fit le vieux gentilhomme, fort étonné que son billet n'eût pas produit plus d'effet sur Sa Majesté.

Pendant ce temps, Didier avait été introduit dans la chambre du roi, où se trouvaient une dizaine de gentilshommes, à qui leurs titres ou leurs fonctions donnaient le droit d'assister au petit lever.

Ils dévisagèrent insolemment ce jeune inconnu, à qui le roi avait témoigné la veille, en apparence, une si grande sévérité.

Quant à Louis, tout en causant avec ses ministres derrière la galerie de balustres dorés qui séparait le lit et son alcôve du reste de la chambre, il avait vu entrer le vicomte et, de la main, lui avait fait signe d'attendre un instant.

Dès qu'il eut terminé avec Colbert et Louvois, qui ne s'entendaient guère, la discussion qu'il avait avec eux au sujet de cette campagne de Hollande qui lui tenait si fort au cœur, le roi se tourna vers Didier.

—Entrez, monsieur de Marsan, dit-il d'une voix grave.

Puis, s'adressant aux gentilshommes qui se trouvaient dans la chambre:

—Je vous prie de nous laisser seuls, messieurs, ajouta-t-il en les congédiant du geste.

Ils s'inclinèrent respectueusement, un peu froissés peut être, mais ils se gardèrent bien de le laisser voir.

Didier resta seul avec le roi.

II

AUQUEL DIDIER NE S'ATTENDAIT GUÈRE

Certes Didier n'était ni poltron ni emprunté. Il avait la tête de plus que le personnage en présence duquel il comparaissait; mais ce personnage était un roi. Un mot de lui c'était un arrêt de vie ou de mort.

Aussi, bien qu'il n'eût pas peur, l'émotion le prenait à la gorge et le faisait trembler.

Cependant il fit bonne contenance.

—C'est bien vous, monsieur, commença Louis, qu'on m'a signalé dans mes rapports et qui accompagniez Mme la connétable dans son voyage.

—C'est bien moi, oui, sire.

Le visage du roi se rembrunit.

—Vous êtes franc et vous ne cherchez pas à m'échapper, monsieur, dit-il. Je vous en félicite. J'espère que vous le serez jusqu'au bout.

—Votre Majesté peut en être assurée, protesta Didier. Je n'ai jamais menti.

Le jeune monarque le regarda bien en face et hésita quelques secondes devant l'impassible fermeté de son interlocuteur.

—Est-il vrai, demanda-t-il pourtant, que Mme la connétable vous avait donné rendez-vous en France, et que c'est pour vous y rejoindre plus facilement qu'elle s'est travestie en cavalier?

—C'est une indigne calomnie, sire. Il y a deux mois et demi, je n'avais jamais vu madame la connétable.

Louis ne fut pas maître d'un mouvement de surprise, mais ses traits se détendirent et ce fut d'une voix moins rude qu'il reprit:

—Alors comment l'avez connue et par quel hasard êtes-vous devenu son cavalier?

—Je ne demande pas mieux que d'en instruire Votre Majesté, répondit le vicomte, mais il me faudrait lui raconter en partie ma propre histoire et, si brièvement que j'essaierais de la résumer, ce serait peut être un peu long.

—N'importe, monsieur, nous avons le temps, fit le roi.

Et, comme pour prêter une oreille plus attentive, il s'assit dans un fauteuil.

—Je vous écoute, monsieur, dit-il avec une évidente curiosité.

Didier lui raconta son amour pour Mlle de Castellan, les circonstances dans lesquelles il avait été obligé de quitter sa famille, le Dauphiné, et enfin comment le hasard l'avait conduit à la Ciotat.

Alors, avec un certain embarras, il fit le récit de l'accident dont la connétable avait été victime, en débarquant, et du sauvetage qu'il avait opéré.

—Ah! mais je ne savais pas cela! se récria le roi. Ainsi la princesse vous doit la vie?

—Elle le prétend, sire, et c'est ce qui vous explique la reconnaissance dont elle était animée déjà envers moi le premier jour de son arrivée.

—C'est qu'en effet vous la méritiez bien, monsieur. Un pareil courage est au-dessus de tous les éloges.

—Votre Majesté est trop indulgente. Si je m'estime heureux de m'être attiré ses louanges, c'est que j'ai dissipé, je l'espère, les soupçons injurieux qu'elle avait conçus sur le compte de madame la connétable.

—N'en doutez pas et continuez, monsieur.

—Le lendemain, poursuivit Didier, la princesse crut devoir m'inviter à dîner, en compagnie de la duchesse de La Meilleraie, sa sœur. Elle me vit fort triste, m'en demanda la cause et me força presque à lui confier les événements qui m'avaient amené à La Ciotat. En présence du désespoir qui s'était emparé de moi, du découragement auquel j'étais en proie, elle s'efforça de me réconforter et, par charité sans doute, pour ne pas me laisser seul, livré aux sombres pensées qui m'assiégeaient, elle me proposa de l'accompagner à Paris. J'étais las de mon inaction et trop heureux de voyager en telle société. Je croyais qu'en effet tout irait au gré de la princesse, j'acceptai.

"A Grenoble, seulement, j'appris que Votre Majesté ne voyait pas d'un bon œil la connétable se diriger vers Paris: mais, depuis un mois, je m'étais attaché à elle d'une amitié sincère, pour sa faiblesse et son isolement, je ne crus pas devoir l'abandonner.

"Ce fut bien pis encore lorsque la duchesse de la Meilleraie, plus craintive, quitta brusquement sa sœur à Grenoble, pour se sauver à Chambéry, car la connétable demeurait plus seule que jamais, sous l'insuffisante protection d'un vieux domestique, livrée à tous les caprices d'une destinée problématique.

"Quant à moi, je faisais si peu de cas de la vie, que la mort eût été pour moi la délivrance. Je restai près d'elle.

"En repassant par Saint-Marcellin, je ne pus résister au désir de savoir ce qu'était devenue Sylviane. J'appris qu'à la suite d'une longue maladie, les médecins l'avaient envoyée à Trévoux, chez un de ses parents, pour y achever sa convalescence. Je résolus de pousser jusqu'à Trévoux.

"La princesse voulut bien y consentir, bien que cela nous écartât légèrement de la route qui devait nous conduire à Roanne.

"Mais, à Trévoux, on m'assura, et j'en acquis la certitude, que Mlle de Castellan était seule, que son père était momentanément retourné à Saint-Marcellin et que, sur un ordre de Votre Majesté, son oncle était parti précipitamment pour une destination inconnue....

—Son oncle! s'écria le roi. Qui donc?

—M. de la Gibertière, lieutenant-général du......

—Ah! tout s'explique! fit Louis, en riant aux éclats. Ce pauvre La Gibertière!......

Cette fois, Didier ne comprenait pas.

—Tenez, lisez, dit Sa Majesté, en lui tendant le billet que le vieux gentilhomme lui avait fait parvenir et qu'il avait glissé dans sa poche.

Le vicomte prit la lettre et lut:

"Sire,

"Je crois devoir prévenir Votre Majesté que le vicomte Didier de Marsan est le gentilhomme qui n'a pas craint de contrevenir à ses ordres, et qui a prêté son concours le plus actif à madame la connétable, pour lui aider à gagner Paris.

"Veuillez, Sire, agréer la respectueuse expression de mon profond dévouement.

"COMTE DE LA GIBERTIÈRE."

Didier sourit dédaigneusement et remit la lettre au roi, sans prononcer un mot.

—Mais, au fait, c'est vrai, dit Louis, dont la physionomie s'était singulièrement éclaircie. Comment avez-vous déjoué la surveillance de ce pauvre comte?

—Je vais vous l'apprendre, sire.

"Sachant dans quelles conditions se trouvait à Trévoux Mlle de Castellan, j'aurais été bien naïf de ne pas les mettre à profit. Je m'en ouvris à la connétable et la priai de me venir en aide, en lui faisant observer que la présence de Sylviane auprès d'elle serait, aux yeux du monde, une garantie équivalente à celle qui lui faisait défaut depuis le départ de sa sœur.

—En effet, dit le roi avec satisfaction manifeste, c'était fort bien imaginé.

—En outre, poursuivit Didier, Sylviane m'avait communiqué un mot imprudent, que son oncle avait laissé tomber au moment de s'éloigner. Il avait dit qu'il se rendait à Roanne "pour s'opposer au passage d'une personne de qualité, qui se dirigeait vers Paris, malgré la volonté du roi."

L'imbécile! murmura Louis, en haussant les épaules.

—Pour nous, reprit le vicomte, ces paroles étaient si transparentes que, moitié pour m'obliger, moitié pour jouer un bon tour à M. de la Gibertière, la princesse offrit une place dans sa chaise à Mlle de Castellan.

Poursuivant alors le cours de ses aventures, Didier raconta son mariage à Nevers, auquel avait assisté la connétable, la poursuite acharnée à laquelle s'étaient livrés M. de La Gibertière et le marquis de Marsan, enfin le dramatique épisode qui l'avait une seconde fois séparé de celle qu'il aimait.

—Mais enfin, qu'avez-vous donc fait au baron et à votre père, demanda le roi, pour qu'ils s'opposent à votre mariage avec tant d'acharnement?

—Rien, sire, car M. de Castellan m'aurait certainement accordé sa fille, si mon père n'avait pas eu la fâcheuse idée de la demander pour mon frère aîné. Mais, à partir de ce moment-là, tout espoir d'obtenir Sylviane de leur plein gré me fut interdit. Pour le baron et pour le marquis, dont la fortune est à peu près égale, le mariage de Mlle Castellan avec Etienne réunissait sur une même tête cent-mille livres de revenus! Or, je ne les ai pas, moi. Voilà ce que je leur ai fait, sire.

L'attitude du roi avait complètement changé depuis le début de cet entretien. Le ton sévère sur lequel il avait commencé cette enquête s'était adouci peu à peu, à mesure que le vicomte lui fournissait les explications qu'il demandait, avec une franchise dont il ne pouvait pas suspecter la sincérité.

Il avait souri, il avait ri. Enfin c'était avec un intérêt réel qu'il avait fini par l'écouter quand le pauvre garçon, avec une émotion poignante, lui avait appris comment on lui avait arraché sa femme des bras, comment il avait voulu mourir et comment il vivait encore.

Evidemment les insinuations perfides dont on avait essayé de salir la connétable n'étaient que d'ignobles calomnies. Si désintéressé que fût Louis des actes de la princesse, ce n'en était pas moins avec plaisir qu'il entendait la justification de celle pour qui son cœur avait battu jadis si violemment.

Et, maintenant, c'était presque de la reconnaissance et de l'admiration qu'il ressentait pour ce jeune gentilhomme, qui était resté fidèle jusqu'à la dernière heure à une malheureuse femme contre laquelle tout le monde avait fini par se liguer, jusqu'à l'accabler des plus viles accusations. Il lui était reconnaissant de l'avoir protégée, défendue, d'avoir atténué, dans la mesure du possible, et avec tant de délicatesse, la fausse situation dans laquelle l'abandon d'Hortense les avait laissés. Car, à cette conduite généreuse ne se mêlait aucun intérêt sordide. De son dévouement, le vicomte n'espérait rien tirer. Au contraire, plus il la servait avec zèle, plus il avait à redouter.

—C'est bien, monsieur, dit-il. Quoique vous ayez indirectement contrevenu à ma volonté, je reconnais que vous avez agi en gentilhomme et en vrai chevalier français. Il est juste que toute bonne action porte sa récompense. En quoi pourrais-je reconnaître les services que vous avez rendus à la connétable?

—En rien, sire, se défendit le vicomte avec vivacité.

—Cependant, fit observer le roi, vous devez avoir le désir de vous rapprocher de Mlle de Castellan, de votre femme voulais je dire....

—Ah! certes, s'écria Didier d'une voix vibrante, mais après les violences auxquelles s'est laissé emporter mon père, je craindrais qu'un ordre de Votre Majesté ne redoublât sa colère et ne m'exposât à de nouvelles scènes, que mon âge et mon esprit d'indépendance ne saurait supporter plus longtemps.

—Mais, alors que ferez-vous?

—Je n'en sais rien encore, sire, mais je préfère donner à ces colères le temps de se calmer, et si vraiment je dois renoncer plus tard à les apaiser, je rappellerai à Votre Majesté, qui s'en souviendra peut être, l'offre généreuse qu'elle a daigné me faire.

—Et que je n'oublierai pas, monsieur, je vous en donne ma parole, répliqua Louis. Cependant, ou l'état d'accablement où je vous vois, ne croyez-vous pas qu'il serait bon de réagir et d'y apporter une distraction énergique?

—Je ne dis pas le contraire, sire, mais je ne vois pas quelle distraction assez puissante....

—Comment! n'êtes-vous pas gentilhomme? interrompit le roi. Ne portez-vous pas une épée et refuseriez-vous de l'employer au service de votre pays?

L'œil de Didier étincela.

—Ah! sire, ce serait le plus cher de mes vœux, s'écria-t-il. Malheureusement je suis pauvre et hors d'état de m'acheter même une compagnie.

—Sans doute, mais il y a mes régiments de gardes, à l'entretien desquels je pourvois, répondit Sa Majesté. Or nous soutenons en ce moment avec la Hollande une guerre difficile. Le déluge, sous lequel elle s'est ensevelie, paralysera jusqu'aux gelées la plupart de nos opérations; mais la campagne recommencera, plus âpre, plus périlleuse que jamais. Pour la conduire, il me faudra des officiers courageux, intelligents, dévoués jusqu'à la mort peut-être. Voulez-vous être de ceux-là, monsieur de Marsan?

—Si Votre Majesté m'en juge digne, c'est un honneur dont je n'aurai pas la lâcheté de me défendre, répondit le vicomte avec une mâle énergie.

—Alors si je vous donnais à commander cette compagnie que vous semblez ambitionner....

—Ah! sire, fit Didier, en portant un genou en terre, je donnerais ma vie pour mériter une si grande faveur....

—En ce cas, allez trouver Louvois de ma part et dites-lui de m'apporter demain un brevet de capitaine dans un des régiments de gardes qui m'ont suivi en Hollande.

—Votre Majesté me comble.... balbutia le vicomte confondu.

—Et revenez demain à la même heure, ajouta le roi; vous trouverez ici Louvois, qui vous remettra votre brevet.

Didier salua jusqu'à terre. Déjà il se dirigeait vers la porte, lorsque le roi l'arrêta.

—Un mot encore, monsieur de Marsan, dit-il. La connétable vous a-t-elle appris où elle allait, en vous laissant à Fontainebleau?

—Oui, sire. Je sais qu'elle s'est retirée à l'abbaye du Lys.

—L'avez-vous revue depuis son départ?

—Non, sire, je n'ai pas quitté Paris.

—Mais devez-vous la revoir?

—Non, sire. Mme la connétable m'a fait définitivement ses adieux. Je lui ai promis seulement d'accourir au premier signal, si elle avait encore besoin de moi. C'était, il est vrai, m'engager fort à la légère, car je comptais alors entrer plus facilement à la Bastille qu'au service de Votre Majesté.

—Et c'est tout le contraire qui arrive, dit Louis, que cette saillie fit sourire. A demain, monsieur de Marsan!

D'un signe familier et bienveillant, il lui donna congé.

Didier se retira, ahuri, se frottant les yeux, comme s'il sortait d'un rêve.

En effet, un tel dénouement était si imprévu et répondait si bien à ses aspirations du moment, aux goûts de son ardente jeunesse, qu'à peine pouvait-il croire que ce songe fût à deux doigts de se réaliser.

A la grande stupéfaction de tous les gentilshommes qui en attendaient la fin, l'audience du vicomte avait duré plus d'une demi heure. C'était un événement si grand, étant connues surtout les mauvaises dispositions du roi à son égard, que tous les regards se portèrent sur lui, quand il sortit enfin de la chambre de Sa Majesté, pour deviner sur sa physionomie l'issue de ce long entretien.

Non seulement Didier n'avait pas l'air accablé sous le poids de la colère royale, mais ses traits exprimaient, sans qu'il s'en aperçût, une joie si vive que tous ces curieux en furent déconcertés.

Quant à lui, il se préoccupait si peu de ce qui se passait autour de lui, qu'il ne remarqua point l'attention dont il était l'objet et ne vit même pas M. de La Gibertière, qui continuait pourtant à faire le pied de grue dans l'antichambre.

Le comte se flattait, en effet, qu'après avoir reçu son billet, le roi le ferait appeler, soit pour obtenir de plus amples renseignements, soit pour le confronter avec Didier.

Il ne se doutait pas du peu de cas que Sa Majesté avait fait de sa délation. Il ignorait qu'Elle l'avait traité d'imbécile, mais "il était scandaleux, disait-il, qu'un intrigant eût le pas à la cour sur les plus anciens serviteurs du roi."

Aussi de quels regards furieux il poursuivit le jeune gentilhomme, lorsque celui-ci traversa l'antichambre.

Si Didier avait vu l'expression de colère et de haine dont le visage de M. de La Gibertière était animé, peut-être s'en serait-il ému, car il était évident que cet homme l'avait pris en aversion et lui ferait plus tard tout le mal dont il serait capable.

Or le comte était l'oncle de Sylviane, le beau-frère de M. de Castellan, l'ami du marquis de Marsan. C'était un ennemi de plus pour Didier,—et un ennemi avec lequel il fallait compter.

Mais notre héros était sous le coup d'une si grande agitation, qu'il traversa l'antichambre comme une flèche, afin de respirer plus tôt l'air frais de cette superbe matinée.

C'était vrai. Il faisait un temps magnifique. Il ne s'en était pas aperçu, quand il avait quitté son hôtel, et voilà que, maintenant, les rues lui paraissaient plus larges, les maisons moins noires, les passants plus gais, les femmes plus jolies!

C'est que l'espérance renaissait dans son pauvre cœur avec les horizons nouveaux que la bonté du roi venait d'ouvrir devant lui. Ce grade de capitaine, qu'on lui donnait, c'était l'occasion pour lui de se signaler par quelque éclatante prouesse, de sortir de son obscurité maudite, de rentrer en grâce auprès de son père et de M. de Castellan à force de gloire et de bravoure, d'obtenir enfin qu'on lui rendît sa chère Sylviane, vers qui s'envolaient toutes ses pensées, tout son amour.

Tout en caressant ces rêves d'avenir, il se dirigeait vers l'hôtel qu'habitait Louvois et se présentait dans l'antichambre.

—Veuillez annoncer à son excellence que le vicomte de Marsan désire lui parler, dit-il à l'un des huissiers qui se trouvait là.

—Désolé, monseigneur, répondit le farouche cerbère, mais l'heure réglementaire n'est pas encore sonnée. Son Excellence ne reçoit personne. Si vous avez une lettre d'audience, ayez la bonté de me la remettre. Quand viendra votre tour, je vous rappellerai.

—Dites à M Louvois que je viens de la part de sa Majesté, insista Didier avec un geste d'impatience.

Devant ce nom redouté, l'huissier renonça à toute résistance.

—Donnez vous la peine d'attendre un instant, monseigneur, fit-il, en s'inclinant avec respect.

Louvois, on le sait, était un homme d'aspect peu engageant, dont le visage mobile, les yeux noirs, surmontés d'épais sourcils, n'avaient rien de précisément sympathique.

Il était assis devant son bureau quand après avoir gratté à la porte, l'huissier entra.

—Que me veut-on? demanda-t-il avec humeur. Ne peut-on me laisser travailler un instant?

—Monseigneur, c'est un gentilhomme qui....

—Vous savez bien que je ne reçois pas à pareille heure, interrompit brusquement Louvois. Dites à ce gentilhomme qu'il attende.

—Je le lui ai dit, Excellence, mais il insiste et prétend que c'est Sa Majesté qui l'envoie.

—Sa Majesté! Ah! je la reconnais bien là, Sa Majesté! Elle ne doute de rien. Elle me demande sans cesse des millions. Croit-elle donc que je les improvise!

Il s'était levé de son fauteuil et se promenait avec agitation dans son cabinet, fronçant ses épais sourcils,—signe d'orage.

—Et comment se nomme-t-il ce gentilhomme? demanda-t-il enfin.

—Le vicomte de Marsan, Excellence.

Louvois réfléchit un instant. Où donc avait-il entendu prononcer ce nom?.... Ah! tout à l'heure, au petit lever du roi.... Le capitaine des gardes l'avait annoncé devant lui.... Sa Majesté avait l'air assez mal disposée en sa faveur, tout en accordant son audience.... Eh bien! que lui voulait-il?

—Qu'il entre! ordonna-t-il d'assez mauvaise grâce.

L'huissier sortit et revint presque aussitôt, accompagné de Didier.

A peine était-il entré que les yeux perçants de Louvois se fixèrent sur lui.

Le vicomte supporta sans broncher ce regard scrutateur, attendant que le ministre lui adressât la parole.

Celui-ci avait reconnu et jugé Didier. A son attitude ferme et digne, cet homme ne ressemblait ni à un courtisan, ni à un solliciteur.

—Que désirez vous, monsieur? demanda-t-il au jeune gentilhomme.

—Je viens prier Votre Excellence, au nom de Sa Majesté, de lui apporter demain matin un brevet de capitaine, dans un des régiments des gardes qui se trouvent actuellement en Hollande......

—Mais Sa Majesté n'y pense pas! se récria Louvois. Ce qu'elle me demande est absolument impossible. Je n'ai pas un seul brevet disponible.

—En ce cas, Votre Excellence voudra bien en informer le roi, fit le vicomte avec la plus exquise urbanité, afin qu'il sache bien que je me suis acquitté du message dont il m'avait chargé.

—Et à qui est destiné ce brevet? dit le ministre d'un ton bourru. Le savez-vous, monsieur?

—Oui, Excellence.

—Sans doute à quelque bellâtre gentilhomme, ruiné par le jeu et par les femmes....

—C'est à moi, Excellence, fit Didier avec une extrême douceur.

—A vous, monsieur! s'écria Louvois, stupéfait. Vous étiez donc ce matin chez Sa Majesté pour solliciter un emploi? Mais par qui vous a été accordé la faveur de paraître au petit lever?

—Je n'ai demandé aucune faveur, ni sollicité aucun emploi, répondit le vicomte. C'est le roi, en personne, qui m'a prié hier au soir de me rendre ce matin auprès de lui; c'est lui qui m'a offert ce brevet de capitaine. Et je crois pouvoir ajouter, sans qu'il en coûte à ma fierté, que je l'ai accepté avec joie,—avec d'autant plus de joie que j'étais loin de m'y attendre.

—Mais enfin, quels services éminents avez-vous donc rendus? demanda le ministre interdit.

—Je serais fort embarrassé de répondre à Votre Excellence; mais Sa Majesté vous l'apprendra sans doute, répondit le jeune gentilhomme, sans se départir de son extrême courtoisie.

Louvois se mordit les lèvres.

—Et vous devez revoir le roi aujourd'hui? demanda-t-il encore.

—Non, demain matin seulement, Excellence.

—A la même heure?

—Exactement.

—Pour venir chercher votre brevet peut-être....

—C'est du moins ce que m'a promis Sa Majesté.

—Eh bien! je verrai.... je consulterai le tableau d'avancement.... dit évasivement Louvois d'un ton moins cassant, mais toujours avec une mauvaise humeur qu'il n'essayait point de dissimuler.

Didier salua gravement et regagna son auberge de la Providence, se demandant s'il aurait son brevet, car il avait froissé Louvois, il s'en était bien aperçu, quand il avait refusé de lui dire quel service Sa Majesté entendait récompenser.

Or, Louvois commençait à prendre une grande importance auprès de Louis. C'était un homme actif, laborieux, tenace. Plus d'une fois déjà il avait osé tenir tête au roi et, quoiqu'il en coûtât à son amour-propre, le roi avait cédé.

Si Louvois résistait sérieusement, le roi céderait-il encore?

Fort heureusement pour Didier, Louvois n'était pas un esprit mesquin, capable de s'arrêter à des puérilités de cette espèce. Dès le premier abord, ce jeune homme lui avait plu, précisément parce qu'il n'y avait en lui ni servilité, ni outrecuidance.

Quant au physique, nul ne pouvait assurément faire mieux que lui un beau soldat, ni porter plus galamment l'uniforme d'officier.

Cet uniforme, il n'avait pas voulu le payer d'une indiscrétion. Il avait eu raison. A sa place, Louvois en aurait fait autant.

Le lendemain, au prix d'un léger remaniement, dont les bureaux eurent toute la peine, Louvois apporta au roi le brevet qu'on lui demandait.

—Seulement, fit-il observer, il ne faudrait pas que Votre Majesté jetât ainsi des brevets à la tête du premier venu, sans cela je n'y suffirais pas.

Louis, qui connaissait l'homme, se contenta de sourire.

—Allons, dit-il, soyez aimable jusqu'au bout et, de votre propre main, inscrivez sur ce brevet le nom du vicomte Didier de Marsan.

En même temps, il fit signe d'approcher à Didier, qui se tenait à distance.

—Remerciez M. Louvois, reprit-il. Il paraît qu'il a fait des prodiges pour tenir la parole que je vous avais donnée.

—Je ne saurais mieux le remercier, répondit le vicomte, qu'en me montrant digne du grade dont il a bien voulu m'honorer.

Le ministre, qui avait inscrit le nom du jeune gentilhomme, se leva et tendit la plume au roi, pour qu'il y apposât sa signature.

Louis s'exécuta et remit à Didier le parchemin, revêtu maintenant de toutes les formalités voulues.

Vous viendrez prendre congé de nous sous votre nouvel uniforme, dit-il, c'est à dire dans une huitaine de jours, n'est-ce pas?

—Plus tôt, s'il plaît à votre Majesté, s'empressa de répondre Didier.

—Non, fit le roi avec intention, c'est à peu près le temps qu'il faut pour vous équiper convenablement, à la condition que vous ne vous absentiez pas de Paris.

—Que Votre Majesté se rassure, rien de présent ne me le fera quitter avant que je vienne me mettre à ses ordres, dit le vicomte en se retirant.

Les dernières paroles que Louis lui avait adressées venaient de lui faire comprendre que la générosité dont le roi avait fait preuve à son égard n'était pas aussi désintéressée qu'il l'avait cru.

Certainement, en l'envoyant au fond de la Hollande, le monarque tenait beaucoup moins à récompenser sa conduite, qu'à lui faire quitter la France et à l'éloigner pour jamais de la connétable.

Il y a des caractères ainsi faits que, ne pouvant ou ne voulant pas rechercher les bonnes grâces d'une femme, ils seraient profondément mortifiés de se voir supplantés par un rival.

Or nul plus que Louis XIV ne fut personnel, égoïste, vaniteux et despote. A part ceux qui brûlaient sous son nez auguste un encens perpétuel, comme le duc Villeroi, tous ceux qui l'approchèrent, Marie-Thérèse plus que tout autre, ressentirent cruellement les effets de sa brutalité.

Quant à Didier, il n'avait qu'à se louer de la tournure qu'avaient prise les événements. Au lieu de se consumer à Paris dans une oisiveté dont il s'effrayait, et qui cadrait mal avec sa nature active, il avait désormais le champ ouvert aux légitimes ambitions qu'il nourrissait depuis si longtemps.

Après avoir couru tous les fournisseurs et dîné de bon appétit, son premier soin fut de se rendre chez le marquis de La Boissetière, qu'il avait laissé l'avant veille sous une assez fâcheuse impression.

Il ne voulait pas que le malheureux gentilhomme conservât le moindre regret de la maladresse qu'il croyait avoir commise, en le présentant au roi.

Sans aucun doute cette mauvaise impression durait encore, car le marquis le reçut avec une réserve qu'il n'avait jamais montrée; mais cette glace fondit bientôt, quand Didier lui annonça que le roi, à la suite de l'audience qu'il lui avait pour ainsi dire imposée, lui avait offert et donné le grade de capitaine dans un de ses régiments.

M. de La Boissetière ne cacha pas l'extrême joie que lui causait cette nouvelle. Il en était positivement plus content pour lui que pour le vicomte, car elle lui prouvait qu'il n'avait rien perdu de la faveur royale.

Il félicita chaleureusement le jeune gentilhomme et, comme il ignorait quel dissentiment s'était élevé entre Didier et son père, il lui demanda la permission d'annoncer à son ami de Marsan le succès que son fils avait remporté.

Didier l'y autorisa volontiers. C'était, il le croyait du moins, une manière indirecte de fléchir la colère du marquis et de faire connaître à Sylviane le parti qu'il avait pris.

M. de La Boissetière ne perdit pas un instant. A peine avait-il reconduit Didier qu'il prenait la plume, pour faire savoir au marquis qu'il avait présenté le vicomte au roi et que, sur sa bonne mine, Sa Majesté l'avait mis à la tête d'une compagnie, pour aller guerroyer dans les Flandres.

Huit jours après, très exactement, Didier se rendit au petit lever du roi dans sa tenue d'officier. Depuis trois jours déjà il la portait, afin de s'y habituer et de n'avoir pas l'air trop emprunté, quand il paraîtrait devant Sa Majesté.

Sous ce rapport-là, fort heureusement pour lui, il n'avait rien à craindre. Familiarisé depuis l'enfance avec toutes les souplesses du corps, il avait acquis une aisance de mouvements dont rien ne pouvait atténuer l'élégance.

Dans l'antichambre, encore et toujours, il aperçut M. de La Gibertière qui, décidément, ne perdait pas courage et n'avait pas encore compris qu'il n'avait désormais aucune chance de rentrer en grâce auprès du roi.

Quand il reconnut Didier sous l'uniforme bleu et rouge, galonné d'argent, qui faisait valoir sa haute taille et ressortir sa merveilleuse prestance, sa physionomie exprima d'abord un indicible étonnement. Il ne pouvait pas croire ce qu'il voyait!

Cependant, comme il lui était impossible de douter, le rouge de la colère et de la haine lui montait au visage. Quoi! ce traître, qu'il avait signalé à la vengeance du roi, c'était ainsi qu'on l'avait puni de sa rébellion! Comment! on lui avait donné les épaulettes de capitaine, alors que les meilleurs serviteurs de la royauté se morfondaient pendant des semaines dans une antichambre, sans déchir jamais l'inflexible consigne qui leur interdisait la porte de Sa Majesté! N'était ce pas un scandale en même temps qu'une criante injustice?

M. de La Gibertière était positivement exaspéré. Incapable de se contenir, mais trop prudent pour faire un éclat, il quitta la place, en jetant sur Didier un regard tellement chargé de menaces que tout autre s'en serait effrayé.

Cette fois, le vicomte s'en aperçut et ne se méprit point à cette expression de haine farouche. Sans en concevoir la moindre crainte, il déplorait amèrement que le hasard lui eût fait un mortel ennemi de celui dont il aurait tant souhaité se faire un allié.

Il est vrai qu'il n'eut guère le temps de s'appesantir sur cette pensée, car il fut introduit presque aussitôt auprès de Sa Majesté qui l'examina rapidement de la tête aux pieds.

—A la bonne heure! s'écria Louis. Voilà donc un officier qui me fera honneur!

—Sous tous les rapports, je l'espère, sire, répondit le beau capitaine.

—Ainsi vous allez partir.....quand? demanda le roi.

—Dès demain, sire. Je suis allé prendre mes provisions au ministère. Dans huit jours au plus je serai à mon poste.

—Fort bien, monsieur. Vous en avez informé votre père?

—Non pas moi, sire, pour les raisons que j'ai eu l'honneur de soumettre à Votre Majesté, mais le marquis de La Boissetière a bien voulu s'en charger.

—C'est juste, fit le roi, mais comptez-vous rester éternellement dans cette fausse situation?

—Assurément non, sire. Quand je jugerai le moment opportun, quand je l'aurai mérité surtout, j'aurai l'honneur de solliciter de votre auguste bienveillance, s'il est nécessaire, un congé de quelques jours....

—Que je vous accorderai certainement, monsieur, car je n'oublie jamais ce que j'ai promis, ajouta le roi. Je ne vous dis pas adieu, du reste. Je compte bien aller moi-même reprendre le commandement de mon armée, aussitôt que le permettront les circonstances.

A ces mots, il le salua d'un léger signe de la main et reprit avec ses courtisans la conversation qu'il avait interrompue.

Didier s'éloigna. Après avoir rendu visite aux amis de son père, dont l'excellent accueil lui avait été d'un si grand secours, il rentra à son hôtellerie.

Tout compte fait, il lui restait six mille livres en poche. Il était dès à présent défrayé de tout. C'était de quoi tenir honorablement la campagne qu'il allait entreprendre.

Le lendemain, il partit pour la Hollande.

III

LE HÉROS DE MAESTRICHT

Une fois en possession du pouvoir suprême, Guillaume de Nassau n'avait pas perdu de temps.

A peine le roi de France était-il rentré à Paris que le stathouder s'était ligué avec le grand-électeur de Brandebourg et l'empereur d'Autriche, qui, sur-le-champ, par une diversion rapide, nous forcèrent à masser sur les bords du Rhin une armée de quarante mille hommes, dont on confia le commandement à Turenne.

Le 23 novembre, l'électeur et Montecucoli réussirent à passer le Rhin, mais en présence des forces dont disposait Turenne, ils n'osèrent pas livrer bataille.

Ils se retirèrent prudemment, pour ne pas compromettre dès le début le succès de leur campagne, sans attendre le stathouder, avec lequel ils devaient opérer leur jonction, et qui, renforcé par les Espagnols de Belgique, s'était avancé jusqu'à Liège pour les rejoindre, en plein mois de décembre.

Pendant ce temps, aucun fait important n'avait pu s'accomplir en Hollande.

Quelques escarmouches sans importance entre les avant-postes, et c'était tout. Un seul petit succès avait été remporté. Ce n'était pas une victoire assurément, mais c'était un fait d'armes dont l'auteur avait été chaudement félicité par Condé, et qui avait été porté à l'ordre du jour de l'armée.

Un capitaine, envoyé en reconnaissance avec quarante hommes, était revenu au camp avec deux cent cinquante prisonniers.

Cet officier s'avançait à travers un petit bois. De chaque côté de la route, il avait disposé ses soldats en deux colonnes, sur un seul rang, quand il distingua au loin une troupe de Hollandais qui s'avançait à sa rencontre.

Prêchant d'exemple, il donna à ses hommes l'ordre de se coucher à terre avant que l'ennemi ne les eût découverts.

Alors les dissimulant dans l'épaisseur du taillis, chacun du côté qu'ils occupaient, il leur recommanda de s'étendre tout de leur long dans la broussaille et de ne pas tirer un coup de fusil avant qu'il eût donné le signal lui-même par un coup de pistolet.

Quand les Hollandais seraient bien engagés et nécessairement déconcertés par cette attaque imprévue, les soldats s'élanceraient sur eux et les sommeraient de se rendre.

Ponctuellement obéi, le capitaine se blottit lui-même dans une touffe de bruyères et attendit.

Au bout d'un quart d'heure, l'ennemi pénétrait à son tour dans le petit bois, marchant avec les plus grandes précautions et interrogeant de l'œil la profondeur des taillis.

Bien entendu, il n'avait rien vu et la moitié de la colonne avait défilé déjà devant l'officier, quand il abattit d'un coup de pistolet un soldat qui, ayant vu remuer les bruyères, s'avançait pour en reconnaître la cause.

A ce signal, impatiemment attendu, ses hommes qui, depuis longtemps, avaient le fusil à l'épaule et choisissaient pour ainsi dire leurs victimes, tirent feu à bout portant et couchèrent une trentaine de Hollandais sur le carreau.

Stupéfaits et épouvantés à la vue des cadavres dont cette décharge meurtrière avait jonché le sol, les pauvres diables se débandèrent, s'imaginant qu'un régiment tout entier était à leurs trousses.

—Halte-là! cria le capitaine, qui s'élança résolument sur la route. Vous êtes mes prisonniers! Allons, bas les armes ou je vous fais tous fusiller!

En même temps, les soldats français débouchèrent du taillis, braquant sur l'ennemi leurs fusils qu'ils venaient de recharger.

Se croyant cernés de toutes parts, les Hollandais s'empressèrent de jeter leurs armes.

Alors s'adressant à l'un de ses hommes:

—Allez dire au régiment de venir nous rejoindre en toute hâte, ordonna l'officier. Je vais prendre les devants avec les prisonniers.

—Bien, mon capitaine, fit le soldat, qui avait compris.

Après avoir fait déposer en tas les sabres et les fusils, qu'un fourgon vint chercher plus tard, l'officier donna l'ordre aux prisonniers de se mettre en marche, sous l'escorte de ses quarante soldats.

C'était une preuve de hardiesse et de présence d'esprit, plus encore qu'un acte de courage.

Cependant, quand on l'apprit à Condé, il voulut connaître le capitaine qui avait exécuté cet habile coup de main et donna à l'un de ses aides de camp l'ordre qu'on le lui amenât sur-le-champ.

L'officier vint. Condé l'examina de son œil perçant et fit un signe approbateur. D'un regard il avait jugé l'homme. A le voir, ce qu'avait fait cet officier ne l'étonnait pas.

—Comment vous nommez-vous? demanda-t-il.

—Didier de Marsan, répondit le capitaine.

—Vous êtes depuis longtemps au service de Sa Majesté?

—Depuis quatre mois seulement, mon général.

—Bien. Il sera fait de votre capture un rapport détaillé au roi, et demain votre nom sera mis à l'ordre du jour. Vous pouvez vous retirer, capitaine.

Didier regagna sa tente, très ému des paroles, cependant peu prolixes, que lui avait adressées le grand Condé.

Le lendemain, en effet, devant le camp sous les armes, le nom du capitaine de Marsan vint s'ajouter à celui des braves qui s'étaient distingués dans cette campagne.

Quand vinrent les premières gelées, les Français se portèrent en avant pour attaquer les principales places de la Hollande. Par malheur, le dégel succéda presque aussitôt, de sorte qu'il fallut se résigner à faire une guerre de bandits, c'est-à-dire à rançonner et à piller sans merci tout ce qui se trouvait sur le passage de l'armée.

De toutes parts s'éleva un cri d'indignation.

Le roi lui-même s'en émut, mais Louvois et le duc de Luxembourg, qui dirigeaient alors les opérations, ne se laissèrent pas attendrir.

Ainsi se passa l'hiver de 1672.

Turenne seul, avait obtenu quelques succès et repoussé les impériaux. L'électeur demanda la paix, qu'on lui accorda le 10 avril 1673.

Quant à la Hollande, que Louis s'entêtait à vouloir conquérir, elle eut à soutenir un nouvel assaut, plus furieux encore que le premier.

Tandis que Turenne restait en observation sur le Rhin, Condé reprenait le commandement, à la tête de 96,000 fantassins et de 28,000 cavaliers.

Soixante et onze millions avaient été déjà engloutis sans résultats appréciables.

Louis était revenu parader à la tête de son armée.

Ce fut par Maëstricht que débuta la campagne. Vauban dirigeait en personne le siège de cette place puissante, qui résistait depuis trois semaines à tous les efforts, lorsqu'en exécutant des travaux d'approche, les soldats mirent à découvert la voûte d'un souterrain qu'ils éventrèrent.

A droite, dans la direction de la campagne, à gauche, dans la direction de la ville, ce souterrain s'étendait sur une largeur suffisante pour permettre à deux hommes d'y marcher de front.

De chacun de ces deux côtés, où conduisait-il? C'est ce dont il fallait s'assurer.

C'était un régiment des gardes du roi qui, ce jour-là, était de garde à la tranchée. On alla lui demander des hommes de bonne volonté.

—Présent! fit le capitaine de Marsan, avant que personne eût ouvert la bouche.

—Eh bien! prenez une dizaine d'hommes et suivez-moi, dit l'officier d'ordonnance.

Didier se leva, mais se trouva fort embarrassé. Toute sa compagnie se levait également pour le suivre.

A son grand regret, il fut obligé de faire un choix.

—Mais soyez tranquilles, promit-il à ses hommes, s'il y a un danger à courir, je viendrai vous chercher.

Il partit avec ses dix soldats, munis de